

les en général sur toutes les autres. Et c'est un romain qui parle! Mais vous aussi d'ailleurs, cher confrère, dans ce discours que j'ai déjà mentionné, vous aviez dit, vous souvenant probablement d'Horace; "La Grèce, vaincue par Rome, ne lui en a pas moins transmis son prestigieux héritage".

Je me permets de vous affirmer que, pour la Grèce actuelle, les choses n'ont pas changé. Nous sommes un petit pays, dont le rôle politique dans le monde est limité et la puissance économique moyenne. Nous sommes les plus pauvres parmi les pays riches. Nous possédons cependant des capacités culturelles dans le domaine des arts, dans les humanités et encore dans la théorie des sciences qui nous permettent de nous mouvoir fièrement dans la vie actuelle, sans avoir recours à Homère, Eschyle, Platon et Aristote. Considérant cet esprit qui a toujours inspiré notre nation, vous comprenez l'attachement que nous portons à l'oeuvre de l'Unesco et notre fervent désir d'y participer. Enfin vous comprenez quelle sympathie nous nourrissons pour l'aurige de ce grand-oeuvre qui concerne le monde entier, et quelle est notre joie de le voir aujourd'hui parmi nous pour ajouter à tous ses titres celui de membre de notre Académie.

C'est donc au nom de tous mes collègues, et j'ose dire au nom de tout le peuple hellénique, que je vous souhaite ce soir la bien-venue.

SUR L'IDÉAL EDUCATIF DE LA GRÈCE CLASSIQUE

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΑΝΤΕΠΙΣΤΕΛΛΟΝΤΟΣ ΜΕΛΟΥΣ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ

K. AMADOU - MAHTAR M'BOW

Monsieur le Président,

Comment ne pas ressentir une profonde émotion, en prenant la parole pour la première fois devant votre auguste assemblée, non loin de cette Acropole dont Ernest Renan a pu dire: "Il n'y a qu'un lieu où la perfection existe, et c'est celui-là".

Cette émotion n'est d'ailleurs pas seulement d'ordre esthétique, puisque depuis bientôt huit ans, je suis appelé à diriger une institution, l'Unesco, à laquelle ses fondateurs ont donné le Parthénon comme emblème symbolique.

Au faite de l'Acropole, tel ce temple délicat construit à l'image mathématique d'une fille de Corinthe dont parle Paul Valéry dans son "Eupalinos", le Parthénon, projection parfaite du génie grec, où la puissance s'allie à la grâce et l'ambition à la mesure, établit par delà le temps, entre l'Unesco et la source vive de la pensée et de l'esthétique européennes, un lieu subtil, multiple, indestructible.

Ici, en effet, sur cette terre de Grèce, s'affirme plus vivement qu'ailleurs l'emprise du passé sur le présent, et résonne plus fort l'écho de tant de voix prestigieuses qui continuent, à travers les siècles, à inspirer nos pensées et nos actes. Ici prennent tout leur sens les oeuvres superbes de Praxitèle, les majestueux spectacles d'Eschyle, l'ironie tragique de Sophocle, la douloureuse psychologie des drames d'Euripide. Pour un éducateur, la rencontre avec Athènes et la Grèce, c'est certes la rencontre avec tant d'écoles mémorables : l'Académie fondée par Platon, le Lycée ouvert par Aristote, le jardin créé par Epicure, le Portique de Zénon, mais c'est aussi la rencontre avec tant d'intuitions philosophiques décisives, et avec une pensée scientifique toujours vivante illustrée par les Thalès et les Archytas, les Euclide et les Archimède.

Le lieu mérite qu'on le rappelle :

Entre l'idéal éducatif qui s'est affirmé à Athènes pendant l'âge d'or de la Grèce et celui que nous sommes appelés, aujourd'hui, à promouvoir à l'échelle du monde, le lien est toujours actuel. Il s'agit, hier comme aujourd'hui, de fonder l'éducation sur des valeurs et des pratiques qui assurent une formation totale pouvant assurer une perfection idéale. C'est pourquoi, au moment où la tentation devient grande de réduire l'homme à une simple force de travail, il est vital d'interroger une culture qui, parce qu'elle reconnaissait un rôle central à l'homme, l'homme libre, créateur, perfectible, donnait une primauté à la fonction d'éducation et de formation, par où chaque citoyen pouvait être mené à s'épanouir dans la Cité.

L'idéal éducatif de la Grèce est apparu, me semble-t-il, au moment où naît, avec le développement des cités, une civilisation pourrait-on dire de la parole, fondement d'une communauté où tous les membres sont à la portée d'allocution, où des pléiades de génies doués de la force et de l'énergie des apogées, pouvaient atteindre au sublime en discutant sur le fait

de savoir si la succession des apparences est, ou n'est pas, autre chose que l'apparence d'une succession ; si les irrationnelles sont des nombres ou n'en sont pas, et comment la gamme des sons perçue par l'oreille pouvait s'exprimer par une gamme de nombres. Le vrai miracle grec n'est-il pas né de ce passage de la civilisation des scribes à une civilisation de la parole, de la culture oratoire, si je puis m'exprimer ainsi qui privilégie les techniques de discussion et fait appel à la raison qui permet d'agir sur les hommes et qui, de ce fait, est fille de la Cité?

Certes, les découvertes théoriques de la Grèce classique furent grandioses. Et il suffit pour s'en convaincre de citer des noms comme ceux de Thalès, auteur de la proposition sur les angles inscrits dans un demi-cercle, si familier à nos enfants, et qui aurait le premier indiqué la cause des éclipses, énoncé que la lune était illuminée par le soleil; le premier, selon Proclus et d'autres, à avoir introduit la géométrie égyptienne dans l'Hellade; le premier qui eut calculé la hauteur d'une pyramide d'après l'ombre portée et la distance d'un navire à la côte. Mais la Grèce qui sut, bien avant Thalès, s'enrichir d'héritages asiatiques, s'inspirer de l'Égypte, terre africaine à laquelle Athènes est reliée par la Méditerranée, cette Méditerranée à travers laquelle les messages culturels circulent d'une rive à l'autre dans un brassage continu, n'a pas développé d'intelligence technicienne, bien que faisant épanouir la rhétorique, la dialectique et la première pensée axiomatique connue. C'est par là qu'elle s'écarte sans doute le plus de nos civilisations techniciennes actuelles.

Mais son idéal éducatif n'en constitue pas moins une source féconde pour nous puisqu'il répond à une exigence majeure : celle de développer, en chaque personne, toutes les potentialités dont sa nature est porteuse, et de susciter en même temps en elle l'esprit d'analyse et le sens de la rigueur discursive — par où elle apprend à déployer son intelligence dans l'espace intellectuel où se reconnaît toute sa collectivité.

Telle me paraît être l'idée fondamentale de la Paideia, conçue d'abord comme une pédagogie destinée à inculquer à chacun les valeurs essentielles de la communauté, et qui est, peu à peu, devenue une culture au sens large — un ensemble de traits distinctifs, spirituels, intellectuels et affectifs, caractérisant toute une société.

Si l'éducation est le moyen par lequel se transmettent, de génération en génération, les valeurs qui fondent l'être à une communauté, si elle permet de sauvegarder ses valeurs, de les développer même au fil du temps, la Paidéia me semble être plus spécifiquement une éducation à dominante éthique : mieux qu'un corps de lois, ou un code, elle est une quête toujours inachevée et toujours recommencée, de la loi universelle; la poursuite, par l'action éducative, de la forme authentique que la nature doit revêtir.

Le caractère impératif, et tout à la fois réalisable, de cet enseignement, vient d'une conception morale de la loi qui est en même temps une vision légale de la morale — autrement dit, d'une conviction qui repose sur la compatibilité de l'éthique et de la politique, sur l'accord des exigences des citoyens avec celles de l'Etat. C'est pourquoi on ne peut concevoir de droit qui n'oblige pas, ni d'éthique qui ne se promulgue pas sous forme de loi.

Dans ce contexte, le respect dû aux dieux, aux parents, aux étrangers, prend valeur de commandement catégorique, d'un commandement profondément enraciné dans la conscience religieuse telle qu'elle a été illustrée par Homère, Hésiode et tant d'autres. Ce sont donc, bien souvent, les légendes traditionnelles qui formulent et explicitent l'acte éducatif. C'est, dans l'Illiade, l'intervention de Phoenix rappelant à Achille qu'il doit se montrer bon orateur en même temps que vaillant guerrier; c'est dans l'Odyssee, Athéna qui fait prendre conscience à Télémaque de ce qu'il doit "se comporter vaillamment, afin que les générations futures puissent faire son éloge". Cette intervention de la déesse symbolise la volonté que doit faire naître l'acte d'éduquer, volonté qui conduit à briser les entraves, à surmonter les obstacles, à libérer toutes les potentialités de l'âme et du corps.

Par là, l'acte d'éduquer vise à favoriser l'épanouissement tout à la fois des facultés physiques, intellectuelles et morales, ce qui donne à la formation son caractère intégral qui est le but suprême de l'éducation.

Cet idéal, auquel ont tendu tant d'éducateurs et de poètes, de philosophes et d'hommes de science, est devenu l'idée régulatrice qui hantait l'homme d'Etat comme le simple citoyen. L'aspiration solonienne à l'eunomie, cet état d'équilibre dû à la justice, est alors instillée au coeur de tout enfant athénien. Et le processus de démocratisation éducative se traduit par

la substitution du "deviens ce que tu es" au "deviens qui tu es", opérant l'une des premières victoires de l'éducation sur l'hérédité. Cette victoire n'aurait jamais été possible, sans l'avènement de la démocratie politique, sans la possibilité offerte à chaque citoyen de prendre part à la gestion des affaires, sans la conciliation des intérêts de l'individu avec ceux de l'Etat.

D'où la place de l'éducation politique, autrement dit de l'impératif de servir la polis, largement reconnue comme une nécessité à Athènes, et davantage encore à Sparte. Mais le contenu en devenait à Athènes plus complexe et plus riche : la vertu politique était désormais imprégnée d'une intellectualité toute nouvelle.

La participation des citoyens au pouvoir signifiait l'affirmation du pouvoir de l'esprit. Comme l'avaient mis en évidence les premiers philosophes grecs, le rôle du savoir devenait essentiel dans les fondements de la loi. Si la vertu politique ne pouvait plus résulter des liens du sang, alors elle exigeait savoir et sagesse et nécessitait l'élargissement de la culture à tous les hommes de la Cité.

Dès lors, l'éducation des éducateurs suprêmes eux-mêmes, des détenteurs du pouvoir, devenait une nécessité. Ils devaient être en principe les instigateurs des lois. Or, les lois, pour être justes, exigeaient des vues profondes sur la société et sur la nature. Elles devaient être conçues avec un sens aigu des réalités du moment, une vision claire du lendemain, une sûreté dans la prévision et une certaine capacité d'apprécier des fins et des moyens à long terme. La promulgation d'une loi devenait par elle-même un acte authentique de politique culturelle. Hésiode, nous dit-on, tenait le talent requis pour une inspiration des muses et l'assimilait à l'inspiration du poète.

Or, une part de ce talent résidait dans le bon usage des mots propres à établir la vérité ou à susciter la décision. La parole, gouvernail de l'homme politique, du rhéteur à proprement parler, pouvait s'apprendre. Et c'est de cette idée qu'est née l'association de l'apprentissage politique avec celui de la rhétorique et des belles lettres pour sélectionner les jeunes habilités à l'exercice du pouvoir.

Dans un tel contexte, l'éducation ne peut être dissociée de ses finalités sociales. Elle n'est pas seulement liée à la nature de la société; elle

a envers elle une fonction intégratrice, car elle doit façonner l'individu à l'image de la société. Aussi, en découvrant l'homme, les Grecs faisaient naître un humanisme qui n'était pas un étroit individualisme; un sens de l'épanouissement de soi qui n'était pas pur égoïsme — et par là même, ils ont eu la vision d'un universalisme, certes incomplet, mais ouvert aux évolutions, aux rectifications fécondes.

Cette démarche éducative, tournée vers un idéal de perfection, a longtemps été identifié à un idéal aristocratique. Mais loin de perpétuer un idéal purement aristocratique, la culture grecque parvint à appréhender l'humanité dans son ensemble en proposant une forme de vie supérieure, davantage fondée sur l'amitié que sur le droit, moins inspirée par le plaisir ou le profit que par le καλὸν qui procède d'une sublimation de la valeur de la personnalité humaine. Bien avant Kant, était perçue l'idée que tout acte humain exprime le respect de l'homme pour lui-même avant de répondre à quelque but extérieur. De ce fait, la participation de tout homme aux idéaux conçus à l'origine par et pour une minorité aristocratique devenait, dans la culture démocratique de l'Athènes de Périclès, un droit inaliénable de l'homme en tant qu'être raisonnable.

C'est précisément la question de savoir comment mettre en oeuvre ce droit qui occupe ensuite le coeur de la réflexion grecque. Progressivement le rôle éthique de la descendance, de l'appartenance aristocratique devait faire place à l'idée de nature humaine — inconcevable sans la contribution de la pensée médicale, qui quittait enfin le terrain de la magie pour s'engager dans celui de l'observation méthodique du corps humain. Et cette nature constituait dès lors le terrain sur lequel l'éducation allait bâtir la personnalité — par l'étude, l'exercice, l'enseignement.

L'homme apparaît dès lors comme éduicable. Et chacun devient pour chacun un initiateur, un instructeur, un redresseur. "Nous nous rendons service réciproquement, j'imagine, dit le Protagoras de Platon, par notre respect de la justice et de la vertu". Animal politique, l'homme ne peut plus être soustrait à l'apprentissage de la morale, qui, seule, le rend de plus en plus apte à la vie communautaire — depuis le berceau jusqu'au tombeau.

"Dès que l'enfant commence à comprendre le langage, dit encore Protagoras, la nourrice, la mère, le pédagogue, le père lui-même, font effort

sans relâche pour le rendre aussi parfait que possible... Puis la Cité à son tour (le) force à apprendre des lois et à y conformer (sa) vie..."

Monsieur le Président,

De cet idéal, fondé sur la perfectibilité de l'homme et sur la possibilité d'assurer, par son éducation, son plein épanouissement, en même temps que le progrès de la Cité, l'UNESCO revendique aujourd'hui hautement l'héritage. Mais elle le revendique dans un contexte où les sociétés ont été profondément transformées et la plupart des données relatives à l'éducation radicalement changées. L'espace politique antique s'est peu à peu élargi pour embrasser la nation, la région, le monde entier. L'homogénéité socio-culturelle dans laquelle vivait le citoyen de la Cité grecque a fait place à une grande diversité de cultures, à une grande inégalité de statuts sociaux. Les réseaux de communication, qui s'arrêtaient dans le passé aux portes de la ville ou du village, enserrent désormais l'ensemble de la planète. Toutes les sociétés connaissent des transformations rapides. Le savoir et le savoir-faire évoluent avec une rapidité telle qu'aucune connaissance n'est acquise définitivement. La science fait chaque jour des bonds prodigieux et la technique qu'elle sécrète envahit tous les domaines de l'existence humaine.

L'idéal éducatif que nous a légué la Grèce antique se pose dès lors à l'échelle de nations peuplées de millions, voire de centaines de millions d'hommes, vivant parfois dans des agglomérations démesurées dans des conditions souvent très différentes; et ces nations sont à leur tour insérées dans un cadre planétaire où le destin de chacune d'elles est de plus en plus lié à celui de toutes les autres. L'éducation suppose alors l'accès de tous, sans distinction aucune, au patrimoine des connaissances accumulées dans le monde entier; elle suppose aussi pour chacun de pouvoir s'enraciner dans la culture propre de son peuple qui peut être parfois fortement menacée par des influences extérieures, tout en demeurant ouverte à celle des autres; elle suppose enfin pour chacun une initiation aux fondements éthiques de sa communauté tout en lui faisant assumer les valeurs par où se reconnaît, dans le même temps, la famille humaine toute entière.

Dans ces conditions, l'accès de tous à l'éducation devient primordial et l'élimination de l'analphabétisme une tâche prioritaire, car depuis la

révolution gutenberguienne, l'écrit s'est si progressivement imposé, qu'aujourd'hui nul ne peut plus être associé directement à l'exercice d'un pouvoir moderne s'il est analphabète. Quoique l'image et le son s'imposent de plus en plus avec l'explosion de l'électronique, cette donnée demeure et demeurera encore valable pendant longtemps. Or, l'analphabétisme humilie encore des centaines de millions d'hommes et de femmes en même temps qu'il freine le progrès économique et social. La réduction des graves inégalités en matière d'éducation entre les individus, entre les sexes, entre les groupes sociaux et entre les nations est aussi essentielle, car c'est de cette manière que peuvent être favorisés partout l'épanouissement de la personne humaine et la revalorisation, au sein de chaque société, de l'ensemble du potentiel inutilisé de talent, d'intelligence, et d'énergie qu'elle recèle.

Il est de plus en plus clair par ailleurs que l'éducation doit désormais fournir à chaque être humain, les connaissances nécessaires à la compréhension d'un monde profondément déterminé par l'intervention, dans tous les aspects de la vie, de la science et de la technologie. La maîtrise de ces dernières exige dès lors, non seulement un développement approprié de leur enseignement, mais aussi un enseignement qui permette une compréhension suffisante du fonctionnement des mécanismes sociaux qu'elles déterminent. Car une éducation qui tendrait à favoriser la seule transmission des connaissances scientifiques et technologiques sans les lier aux facteurs sociaux et culturels qui conditionnent l'évolution des sociétés modernes, n'atteindrait guère cette finalité, toujours actuelle, qu'on lui assignait dans la Grèce antique, celle de former l'homme dans la totalité de son être et de son devenir.

Mais il faut bien le dire, si l'éducation s'adresse par essence à chaque individu auquel elle doit permettre d'approfondir ses connaissances, d'élargir ses horizons, de s'ouvrir à la diversité des cultures et des idées qui façonnent le monde, elle ne peut ignorer les besoins et les aspirations de la société pour laquelle elle est conçue. Elle doit contribuer à mettre en valeur tout ce qui fait la spécificité, l'originalité, la créativité de cette société tout ce qui vise à son épanouissement. C'est de cette manière que l'éducation concourt au progrès des différents peuples, et par là, à celui de l'humanité entière. On le voit, toutes proportions gardées, nous ne sommes pas bien loin de l'idéal grec d'éducation de l'Antiquité. Car, une éducation qui

n'aurait pour objet que la transmission des connaissances en négligeant les autres aspects de la formation du citoyen, risquerait bien de conduire aux plus graves impasses. Il apparaît tout aussi important que l'éducation assure la formation de l'esprit critique, contribue à l'acquisition d'attitudes morales, et suscite une volonté résolue d'action, un sens élevé des responsabilités vis-à-vis de soi-même et de sa communauté comme à l'égard de l'ensemble de l'espèce humaine dont le sort est désormais uni. C'est par l'éducation que peut être assurée la prise de conscience des problèmes majeurs de l'humanité et susciter l'action susceptible de contribuer au renforcement de la compréhension et de la paix entre les peuples, au respect des droits de l'homme, à l'élimination des disparités les plus intolérables entre les nations, comme à l'intérieur de chacune d'elles.

C'est le lieu de souligner l'importance qui s'attache à l'émergence d'un humanisme moderne qui intègre en même temps que les acquis de la science, les apports les plus précieux du patrimoine culturel de chaque peuple dans une vision éthique qui favorise l'avènement d'un ordre mondial plus solidaire, plus équitable pour tous les hommes. Et cette éthique ne peut s'enraciner au cœur de chaque personne que si elle se fonde sur la prise de conscience de l'interdépendance qui lie de plus en plus tous les individus au sein des nations et tous les peuples à travers le monde. Mais cet humanisme serait encore imparfait s'il ne contribuait à la pleine appréciation de ce patrimoine commun de l'humanité que constitue un environnement naturel prolongé et embelli par les créations de l'art.

En fait, Monsieur le président, chers confrères, nous vivons dans un monde où rien n'est plus figé: tout change si vite que nous avons à peine le temps de trouver les équilibres nécessaires, de nous adapter. Aucune formation n'est acquise pour toujours. La masse de données que chacun doit connaître, que chacun doit manier, trier, assimiler est énorme avec ou sans ordinateur. Nous sommes entrés dans l'ère de l'éducation et de la formation permanentes. Et ce n'est pas un des moindres défis de notre époque.

Face à ce défi comme à bien d'autres, l'expérience éducative de la Grèce ancienne nous livre le plus actuel des messages: celui de considérer la liberté comme fondement de toute pédagogie — une liberté qui s'écarte de l'arbitraire autant que de la licence, qui privilégie le service de la com-

munauté, c'est-à-dire de la Cité qui, déjà, la philosophie du Portique étendait aux dimensions de l'univers.

Comment ne pas me réjouir donc d'être désormais un des vôtres? Certes, du Sahel africain, ma patrie, aux pieds de l'Acropole, la route a été longue. Mais je sens bien qu'avec vous ma place est aussi dans la Cité, parce que, hommes de Grèce vous êtes hommes de toute l'humanité. Aussi voudrais-je vous confondre tous dans ma reconnaissance pour cet accueil et dire enfin ma déférente gratitude au Président Cassimatis, et surtout au Président Constantin Tsatsos pour son éloge si généreux.